

## Philip Roth, écrivain américain

Naïm Kattan

Volume 6, numéro 1 (29-30), janvier-février 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Kattan, N. (1964). Compte rendu de [Philip Roth, écrivain américain]. *Liberté*, 6(1), 53-66.

## Philip Roth, écrivain américain

Dans un retentissant article publié il y a deux ans, le jeune romancier Philip Roth écrivait que les Etats-Unis étaient une nation folle, un pays démentiel, qu'un homme en pleine possession de sa raison ne pouvait habiter. D'après lui, il va de soi qu'un romancier ne peut jamais arriver à saisir la réalité ostensiblement irrationnelle d'un tel pays. Il ressort que l'intellectuel qui se respecte n'a d'autre choix que la clandestinité. Il se transforme en "homme invisible" (pour reprendre le titre du roman de l'écrivain noir Ralph Ellison que Roth place très haut). Poursuivant cette logique, Roth s'applique à démolir toutes les tentatives des romanciers de sa génération: les Bellow, Gold, Malamud, Styron, qui recherchent tous une porte de sortie. Pour Roth, ils ne sont qu'en mal d'une voie d'évasion. Ils savent pourtant bien camoufler leur véritable cheminement.

Il peut sembler surprenant qu'à la suite d'une sortie aussi fracassante, Roth se mette au travail pour terminer son long roman *"Letting Go"* dans lequel il s'emploie justement à saisir et à juger la société américaine. Je ne crois pas qu'une telle attitude soit véritablement paradoxale.

Philip Roth est l'un des plus jeunes et des plus brillants romanciers américains. Né en 1933, à Newark, dans le New Jersey, il a fait ses études à l'Université de Chicago et il a enseigné dans plusieurs collèges et universités, entre autre celle d'Iowa City. En 1959 paraissait son recueil de nouvelles *"Good-bye, Columbus"* qui fut accueilli avec le plus vif intérêt par la critique. Roth était tout de suite promu au titre de porte-voix de la nouvelle génération, voix représentative puisqu'il n'était

ni un anti-conformiste révolté ni un ambitieux conformiste avide d'un succès facile et rapide. Ce qu'on a admiré le plus dans ce premier livre ce fut la fraîcheur, le ton acide, le sarcasme corrosif. Roth est un observateur pénétrant et lucide, il n'est pas pourtant désabusé. Sa violence et sa colère se consomment dans la satire et la moquerie au lieu de se réfugier dans un détachement désabusé ou cynique. Le succès de "*Goodby, Columbus*" tient certes au talent réel de Roth mais il tient aussi à ce que le livre exprime au-delà de l'anecdote et de la critique sociale.

Roth s'insurge contre la petite bourgeoisie américaine. Il n'en demeure pas moins qu'il en exprime à merveille les aspirations. Le héros de la longue nouvelle qui donne le titre à son recueil "*Goodby, Columbus*" décrivant l'ancien quartier juif de Newark, énonce la nouvelle réalité sociale dont il est l'émanation: "Autrefois, à l'époque de la grande immigration, cela avait été le quartier juif, et l'on pouvait voir les petites poissonneries, les épiceries kosher, les bains turcs, où mes grands-parents avaient fait leurs achats et s'étaient baignés au début du siècle. Même les odeurs y étaient encore attachées: merlan, corned-beef, tomate aigres, — mais à présent par dessus celles-là, il y avait l'odeur plus forte, plus grasseuse, des garages, la puanteur aigre des brasseries; et dans la rue, au lieu du yiddish, on entendait les cris des enfants noirs jouant à Willie Mays avec un manche à balai et la moitié d'un ballon en caoutchouc. Le voisinage avait changé; les vieux juifs comme mes grands-parents avaient lutté et prospéré; ils s'étaient déplacés de plus en plus vers l'ouest, vers la périphérie de Newark, puis en dehors de la ville, puis sur les pentes des Monts Oranges, jusqu'à atteindre le sommet, puis ils étaient redescendus de l'autre côté, se répandant en territoire chrétien comme les Scotch-Irish s'étaient répandus dans le Cumberland Cap. Maintenant, en fait, les Noirs se livraient à la même migration, suivant le chemin des Juifs, et ceux qui étaient restés dans le Quartier Trois menaient la plus sordide des vies tout en rêvant sur leurs grabats fétides aux nuits parfumées de Georgie".

Roth est lui-même le petit-fils de "ces Juifs qui avaient lutté et prospéré". Cette troisième génération ressent un profond malaise car n'étant pas en butte contre un monde hostile et n'ayant pas d'adversité à vaincre, elle cherche à s'intégrer à la vie américaine non pas en voulant réformer une société cruel-

le et injuste, comme ont fait ses aînés, mais plutôt en adoptant les valeurs de cette société et en acceptant ses mœurs et ses lois non écrites. Ces Juifs ne sont pas les porteurs de traditions vivantes. Si la religion leur offre une éthique, une morale, une échelle de valeurs intellectuelles et spirituelles, elle ne leur ouvre pas les portes d'une société fermée. Victimes de l'insécurité, ils sont incertains quand à la validité de leur passé puisque ce passé n'est pas susceptible de les rassurer sur le présent et sur l'avenir. Ils s'efforcent donc d'acclimater leurs traditions séculaires à la société urbaine et industrielle en levant ostensiblement l'étendard de leur américanisme. Ils célèbrent le Thanksgiving Day et ne se contentent plus d'envoyer leurs enfants aux universités simplement pour obtenir un haut-savoir. Ils veulent que la vie du campus témoigne de l'appartenance de leurs garçons et de leurs filles à la haute société. L'héroïne de cette nouvelle, Brenda, fille d'un fabricant d'éviers et de lavabos, ne va pas à l'Université de Boston mais à cet aréopage de jeunes filles huppées, Radcliffe.

Roth applique la rigueur de son sarcasme au mauvais goût qui confine très souvent à la vulgarité de cette petite bourgeoisie opulente. Il tourne en dérision sa quête pathétique et forcenée d'une sécurité fuyante et illusoire qui ne se manifeste que par des signes extérieurs de prospérité et par l'accumulation de biens de consommation. Le conflit entre les deux générations est réel mais Roth se contente de les renvoyer dos à dos car elles sont toutes deux coupables de vacuité, la vieille qui a renié les traditions qui ont nourri et alimenté l'âme juive pendant des siècles et la jeune parce qu'elle n'a pas besoin de renier les traditions dont elle connaît à peine l'existence. L'opposition des mentalités de ces deux générations ne se perçoit qu'à travers le degré de leur raffinement extérieur. Autrement, elles seraient sensiblement identiques. Brenda put s'habiller avec plus de goût que sa mère mais son âme est entachée de vulgarité et elle est indifférente à tout ce qui se trouve derrière la façade.

Il faut dire que Roth ne brandit pas ce scalpel gouailleur à l'encontre de la communauté juive en tant que telle, même s'il fut accusé de le faire par de nombreux critiques et commentateurs juifs. Il se dresse contre les valeurs de la petite bourgeoisie qui n'ont pas envahi uniquement de larges secteurs de la communauté juive mais qui ont pénétré toute la société

américaine actuelle. Les Juifs portent cependant d'une manière plus ostentatoire ces valeurs puisque c'est l'unique voile qui masque chez eux l'absence de traditions sociales acceptables à l'échelle américaine. Ils veulent demeurer juifs, certes, car la société américaine ne permet l'assimilation de l'individu à la collectivité que par la médiation d'un groupe religieux ou culturel dont cet individu se déclare membre. Par conséquent, les Juifs américains ne peuvent s'intégrer à la société ambiante qu'en demeurant juifs, du moins nominale. Ils ne veulent pas en revanche que leur judaïsme érige un obstacle qui les séparerait de la petite bourgeoisie non juive. Ainsi, dans la nouvelle *"Elie le fanatique"*, les habitants d'une petite ville new-yorkaise sont pris de panique quand des rescapés de l'hitlérisme européen installent dans leur petit coin tranquille une école hébraïque. Or, il s'agit de Juifs traditionnels qui, selon les ukases de la petite bourgeoisie "affranchie" n'ont pas encore complètement tourné le dos au Moyen-Age. Voici la lettre adressée par l'avocat de cette petite communauté au dirigeant de la Yeshivah:

"Notre rencontre de ce soir, me semble-t-il, n'a rien résolu. Je ne pense pas qu'il y ait de raison suffisante pour que nous n'aboutissions pas à quelque compromis susceptible de satisfaire à la fois la communauté juive de Woodenton, la Yeshivah et vous-même. Il me semble que ce qui gêne le plus mes voisins sont les visites en ville du monsieur à chapeau noir, costume noir, etc. Woodenton est une commune progressiste dont les membres, juifs et non-juifs, désirent que leur famille vive dans le confort, l'harmonie et la sérénité. Après tout, nous sommes au vingtième siècle, et nous ne pensons pas qu'il soit trop exiger que de demander aux membres de notre communauté de se vêtir d'une façon adéquate au lieu et à l'époque.

"Comme vous l'ignorez peut-être, Woodenton a été pendant longtemps un centre de protestants aisés. Ce n'est que depuis la guerre que les Juifs ont la possibilité d'acheter des biens ici et d'y vivre en bonne amitié avec les chrétiens. Pour permettre cet ajustement, juifs et chrétiens ont également dû renoncer à certaines de leurs pratiques les plus extrêmes afin de ne pas se choquer ni s'offenser mutuellement. Une telle entente est certainement souhaitable. Si de telles conditions avaient existé dans l'Europe d'avant-guerre, la persécution des Juifs, dont vous et les dix-huit enfants avez été victimes, n'aurait

peut-être pas pu être menée avec un tel succès—n'aurait peut-être même pas été menée du tout”.

Cet avocat avait souvent éprouvé le désir de plaider pour la partie adverse, contre celle qu'il était chargé de défendre. L'ennui était que parfois, la loi ne semblait pas fournir la réponse à la question en litige. Cette cause opère un retournement total dans l'âme du jeune avocat. Il finit par endosser lui-même l'habit noir du Hassid, lui qui voulait en épargner la vue aux habitants de la petite ville. Ceux-ci le prennent pour un fou et le dirigent vers un asile d'aliénés où il échange le costume religieux pour une camisole de force. L'avocat, dont la femme attendait la naissance d'un bébé, voulait affirmer son attachement aux forces de la vie et de la souffrance et ne se contentait pas de suivre les dictées de la loi. Le résultat: Il n'a plus de place dans un pays de démençe et c'est lui qui est enfermé avec les fous.

Le conte, on le voit, est ambigu. Non moins ambigu est le conte *“La conversion des Juifs”*. Un garçon têtu veut recevoir, aux questions qui l'inquiètent, des réponses satisfaisantes de la part d'un rabbin à l'esprit trop rationnel. L'enfant se place au bord d'un toit et menace de se jeter en bas si le rabbin n'accepte pas de réciter un catéchisme peu judaïque. Il tient ainsi à sa mreci le rabbin, la police, de même que sa mère. “Ozzie jeta un nouveau regard circulaire, puis il interpella le Rabbin Binder.

— Rabbin?

— Oui, Oscar.

— Rabbin Binder, croyez-vous en Dieu.

— Oui.

— Croyez-vous que Dieu peut tout faire? Ozzie se pencha dans l'obscurité: Tout?

— Oscar, je crois...

— Dites-moi que vous croyez que Dieu peut tout faire. Il y eut une seconde d'hésitation. Puis:

— Dieu peut tout faire.

— Dites-moi que Dieu peut faire un enfant sans rapports.

— Il le peut.

— Redites-le.

— Dieu, admit le Rabbin Binder, peut faire un enfant sans rapports.

— Maman, dis-le aussi.

— Dieu peut faire un enfant sans rapports, dit sa mère.  
— Fais-lui dire".

Dans ce recueil de nouvelles, Roth recherchait une réalité qui dépassait celle de la morne opulence des banlieues. La soif religieuse qu'il laissait entrevoir, seuls les enfants, les fous et les Juifs "moyen-âgeux" étaient aptes à lui octroyer une actualité et une varisémbance. On avait l'impression que tout restait en suspens, que son propos n'avait pas encore abouti à un conclusion, aussi temporaire soit-elle, mais qu'il se terminait pas un point d'interrogation. De plus, l'ambiguïté qui entourait les actes de plusieurs de ses personnages annonçait le surgissement, dans les oeuvres ultérieures de Roth, d'un univers romanesque dense et complexe.

On attendait donc avec impatience son premier, roman, non pas uniquement pour assister à l'épanouissement d'un talent prometteur, mais parce qu'on pouvait espérer que grâce à lui, l'Amérique des banlieues aurait finalement son grand interprète et que le drame de la petite bourgeoisie prospère allait occuper la place qui lui revient dans la littérature contemporaine. Certes, le grand problème que Roth devait envisager, et il n'était nullement question pour lui de la résoudre, c'était de déceler ce qui, dans la situation de l'Américain moyen, n'a rien de spécifiquement américain mais se rattache à l'humaine condition. La solitude ressentie par l'individu est-elle due au monde de l'industrialisation urbaine ou est-ce le destin éternel de l'homme? Dans quelle mesure la difficulté de communication entre Juifs "traditionalistes" et Juifs "affranchis", entre chrétiens et Juifs, entre New-Yorkais et originaires de l'ouest tient-elle au conditionnement sociologique bien déterminé dans le temps et l'espace et dans quelle mesure ne s'agit-il que du caractère inhérent à la nature de tous les rapports humains? Les jeunes romanciers auxquels Roth reproche leurs tentatives d'évasion sont justement ceux-là mêmes qui ont voulu franchir les frontières sociologiques du destin américain pour inscrire le drame de leurs personnages dans les perspectives de la condition humaine.

On s'attendait que sous la parure du rire et du sarcasme, Roth fit sourdre la tragédie moderne dans son incarnation américaine. Y avait-il repoussé les voies d'évitement et écarté les solutions de rechange?

Le roman "*Letting Go*" est ambitieux du moins quant à

la longueur. Le héros du roman, Gabe Wallach, est un Juif de la troisième génération qui enseigne à l'Université de Chicago. Son père, dentiste à New York, à la suite de la perte de sa femme, devient tyrannique avec son fils, qui lui apparaît comme sa dernière bouée de sauvetage dans un océan de solitude et d'inutilité. Adeptes d'un libéralisme superficiel, M. Wallach, père, n'est juif que de nom. A peine connaît-il certaines traditions ancestrales. Il ne semble donc pas surprenant que le père et le fils se réunissent à l'occasion d'une fête typiquement américaine—le Thanksgiving Day. C'est au cours de ce repas annuel que l'entourage juif de Wallach marque par force libations et saouleries son appartenance à l'Amérique "américaine".

Cet homme momentanément désespéré échappe à son isolement en épousant une veuve. Il n'a plus besoin de l'affection et de la présence consolatrice de son fils. Gabe est jeune, beau, fortuné et cultivé. Il n'a aucune ambition professionnelle et n'est attaché à rien. Ce n'est là qu'un semblant de liberté et ce jeune professeur d'université est en mal d'engagement, n'importe lequel. Il redoute cependant toute atteinte à son apparente liberté. Comme il ne croit à rien, il peut difficilement se rebeller contre un asservissement extérieur d'autant plus qu'il ne subit pas de contrainte. Il voulait se défaire de l'affection pressante de son père. Toutefois, quand le dentiste refait sa vie et qu'il n'a plus besoin de lui, il ressent un certain vide. C'est dans cet épisode du roman que Roth règle péremptoirement son compte au fondement le plus vigoureux de la vie américaine: la famille.

Les déboires de Gabe à l'université ne sont pas moins décisifs. Roth n'est certainement pas le premier à diriger les flèches de sa raillerie à l'adresse des maisons d'enseignement aux Etats-Unis. Pendant longtemps, les universités furent le refuge ultime et la place-forte des intellectuels et des libéraux. Or, les universitaires dépeints par Roth ressemblent comme des frères siamois aux petits bourgeois du monde des affaires, sauf qu'ils sont plus prétentieux. Gabe qui a fait sa thèse sur Henry James, autant pour se connaître lui-même que pour accomplir un travail académique, représente une exception.

Après la faillite de son expérience à l'université, Gabe recherche une issue dans l'amour et l'amitié. Une aventure avec une étudiante de l'Iowa l'engage une fois de plus dans le chemin des pires déceptions. Pour qu'il ait un sens, le rapport

physique avec une femme sous-entend un lien plus intense. Or, la jeune fille qui lui sert d'appât lui fait apparaître la fatuité de sa vaine tentative. Leur différence de religion ne présente pas d'obstacle. Pour la jeune fille, c'est au contraire un attrait supplémentaire puisque Gabe Wallach est à l'image du mythe du juif libéral et sans préjugés qui ne peut que séduire cette adolescente en rupture de bans avec son milieu familial.

Ce qui éloigne Gabe de cette jeune révoltée, c'est l'image de la petite bourgeoise typique qu'elle évoque dans son esprit. Elle déménage chez lui avec son shampoing et son poêle électrique, et elle s'empresse de décrire la vie à deux comme une suite de petits déjeuners pris ensemble.

L'aventure est de courte durée et c'est une autre sorte de femme, moins stéréotypée, plus passionnée, une femme qui a essayé de réaliser son "moi intérieur", qui a tenté de briser les chaînes sociales pour vivre son amour qui prend la place de la petite étudiante.

Martha Ragenhart avait épousé un artiste et n'a pu mener la vie commune avec lui. Elle s'est mariée par amour et a quitté son mari, prenant la charge de leurs deux enfants. Après tant d'autres, elle a découvert que les exigences matérielles de la vie conjointe sont incompatibles avec la passion dévorante. Elle n'a pas voulu se soumettre aux valeurs de la petite bourgeoisie et a voulu garder intacte sa foi dans la pureté du sentiment. Qu'elle ne soit pas juive ne fait pas de différence pour Gabe ni pour elle car tous les deux tentent de s'affranchir des lois abusives de la société bien pensante. Mais Gabe n'arrive pas à s'engager définitivement envers Martha. Ils vivent ensemble. Il est prêt à l'épouser et à accepter ses deux enfants. Mais il est loin d'accepter toutes les conséquences d'une vie partagée et craint toujours l'engagement total envers une autre personne. L'ancien mari de Martha réclame ses deux enfants et celle-ci accepte de les lui confier pour se libérer de toute entrave et afin de faire un nouveau départ dans la vie sans être encombrée de lourdes responsabilités. Mais alors, semble dire Roth, elle brise en ce faisant le noeud gordien qui la rattache aux forces de la vie et elle est punie par la mort accidentelle de son fils, la mort s'installe donc entre elle et Gabe et rien n'est plus possible entre eux. Martha finit par accepter les lois de la petite bourgeoisie, s'y soumet et consent à se ranger. Elle

épouse un avocat juif qu'elle n'aime pas mais qui lui donnera, en même temps que la sécurité, la respectabilité.

Gabe entretient des rapports plus complexes et plus entremêlés avec son ami Paul Herz et la femme de celui-ci, Libbie. Herz est, en quelque sorte, l'alter ego de Gabe. Il est aussi juif mais il appartient à une famille moins fortunée dont aucun des membres n'a connu la prospérité malgré les luttes menées et les sacrifices consentis. Paul a épousé une jeune fille catholique qui s'est convertie au judaïsme. Le couple, rejeté par les parents de l'un et de l'autre, éprouve des difficultés matérielles au début de leur mariage et la naissance d'un bébé aurait été opportun. Paul force sa femme enceinte de se livrer à un avortement.

Cet attentat à la vie trouve son châtiment puisque Libbie, malade des reins, ne peut plus avoir d'enfants et que son mari est pratiquement frappé d'impuissance. Malgré leur attachement l'un à l'autre et leur amour, le jeune couple se rend compte que leur mariage ne peut être soustrait à la faillite que s'ils adoptent un enfant. Mais les démarches d'usage sont longues et la liste d'attente interminable. Ils empruntent des chemins plus courts et moins orthodoxes.

Fabe est lié à ce couple par des sentiments contradictoires qu'il n'essaie pas d'élucider et que son comportement n'éclaircit pas entièrement. Même si Paul est une sorte de Gabe infortuné, il a sur celui-ci l'avantage de posséder une vue juste de ce qu'ils fait. Les responsabilités qu'il a acceptées, son amour pour Libbie d'une part, l'hostilité de sa famille et de celle de Libbie d'autre part, tracent pour lui le chemin de l'engagement. Tout en voulant l'aider, Gabe ressent de l'envie envers lui. Libbie est attirée par l'ami de son mari car il représente pour elle un espoir de libération et d'oubli, mais leurs rapports ne dépassent pas le baiser platonique même si Paul a aménagé volontairement pour son ami et pour sa femme la possibilité d'entâmer une aventure.

Les liens de Gabe avec le couple sont stériles car là encore il veut à tout prix éviter l'engagement qu'implique toute relation humaine significative et éluder l'aventure imprévisible que présupposent l'amitié et l'amour. Il s'accroche à un acte qui sans être décisif a valeur de symbole. Il veut se prouver à lui-même qu'il lui est encore possible d'être présent dans la vie des autres. D'une manière forcenée, il essaie de régulariser

l'adoption de l'enfant par les Herz. Il ne réussit qu'à brouiller l'affaire et la surcharger de complications supplémentaires. En fin de compte, tout engagement apparaît dérisoire. Il faut être un naïf impétinent et d'une inguérissable candeur pour croire qu'il est possible de rédimier la vie désolante des banlieues par un acte libre, par une authentique expression du moi intérieur, semble dire Roth.

Gabe Wallach est le type parfait de cet anti-héros, aussi familier que fréquent chez les romanciers américains contemporains. Il en est une image si parfaite qu'il finit par se détruire lui-même. Roth barre toutes les issues, ferme toutes les portes à son personnage. Il va même plus loin. Il le vide de toute volonté d'action en dissolvant chez lui tout désir de l'engrenage où il se trouve enfermé. Toute substance humaine déserte son héros et le roman lui-même perd sa raison d'être. Même si Roth réussit, grâce à ses dialogues étincelants, à retenir notre attention jusqu'au bout, nous n'arrivons pas à nous intéresser au sort de Gabe. Le roman nous déçoit car nous ne sommes pas convaincus de sa nécessité. Le talent de Roth prend les allures d'un tour de prestigitateur et brille avec les reflets fascinants d'un jeu de lumière qui ne compensent pas malheureusement l'absence d'une véritable clarté. Le jeune romancier s'est amusé au long de ces six cents pages à nous dire que la vie américaine est vide et que ce vide n'est égalé que par l'absence de tout ressort, de toute volonté d'action, d'où l'impossibilité d'une conscience tragique. Tout au plus, l'écrivain peut-il enregistrer laborieusement et consigner avec force détails la chronique de cette vaste désolation. Toute révolte est impossible car l'alternative n'existe pas. Libre au romancier alors de rire.

Roth prononce ce verdict au nom d'une liberté qu'il ne définit finalement qu'en termes d'un romantisme attardé qui ne peut satisfaire que ceux qui veulent à tout prix exalter une adolescence mythique. Malgré son refus du monde des adultes, cette adolescence ne peut exprimer aucune révolte puisqu'elle tourne le dos à notre monde et l'ignore. Plusieurs générations d'écrivains américains ont trouvé leur matière première dans le processus d'incubation d'une génération d'adolescents qui voulait marquer la distance qui la séparait de l'âge de l'innocence en décrivant la période de purgatoire annonciatrice de l'âge d'homme.

Pour nombre de romanciers, cette initiation fut leur acte

de foi en tant que créateurs. Gabe traverse une période semblable et s'initie à la vie telle qu'elle se présente mais oppose à l'âge adulte une fin de non-recevoir. Si le monde des hommes est un néant, l'initiation n'est qu'une machine qui tourne à vide et c'est le monde des vivants que se tourne par conséquent globalement et implicitement rejeté. Voilà une attitude qui mènerait tout droit à l'angoisse existentielle, soit à une quête romantique d'une innocence perdue. Roth ne s'engage ni dans une voie ni dans l'autre. Il fait toutefois appel à ce qui peut être vaguement considéré comme un travesti de l'innocence, une vague expression du moi intérieur. Il n'y croit pas trop lui-même, cependant. Gabe assume bruyamment sa tentative de régulariser l'adoption de l'enfant des Herz, comme s'il s'agissait d'un grand acte de courage. Que cela aboutisse à un échec ne change rien pour lui. Comme il est enfermé dans une contemplation narcissique, il lui importe peu que l'aide qu'il apporte soit inutile, voire nuisible. Ce qui importe, c'est que sa prise de position satisfasse une bonne conscience en émoi. Il est prêt à accueillir les faux-semblants comme des preuves indiscutables. Malgré tout, Gabe n'est pas tout à fait rassuré en définitive, et il décide de partir pour l'Europe.

Roth est terrifié par la perspective de conduire son héros vers les sentiers incertains d'une confrontation essentielle avec lui-même et d'un examen rigoureux de l'existence. Il lui aménage, en dernier ressort, une évasion après l'avoir vidé de tout désir de vivre et de toute force de récriminer, de se révolter ou de faire face à son angoisse. Tout au plus, il peut se plonger dans la tristesse.

A l'instar de Bellow, Roth part à la redécouverte de l'Amérique. Il conclut que les problèmes de ce continent sont dérisoires et insolubles parce qu'ils ne méritent pas d'être résolus. Le milieu juif qu'il décrit n'a pas d'épine dorsale. Il s'articule sur des habitudes et des coutumes. Il est déserté par l'esprit qui donne leur signification et leur raison d'être aux traditions. La famille prend la figure d'une autorité tyrannique et n'a rien d'une cellule sociale vivante. Le monde académique ne s'intéresse que subsidiairement à la poursuite du savoir et ses préoccupations n'incluent pas l'atteinte de la sagesse. Des universitaires passent leur temps et usent leur énergie en intrigues insignifiantes et mesquines. Les rapports entre les groupes ethniques sont le décalque de la mentalité qui anime chacun de ces

groupements qui ne forment plus de véritables communautés mais qui conservent une vague cohésion échafaudée par un rappel de l'origine ou par une simple appellation. Les rapports entre individus de groupes différents sont, par conséquent, aussi frustrants, insatisfaisants et stériles que les rapports entre individus du même groupe.

Dans l'opulence des banlieues, rien ne lie véritablement un Juif à un autre Juif si ce n'est une certaine expérience commune, un passé qui se perd dans le temps et qui ne peut donner lieu à des sentiments nostalgiques que s'il est figé, révolu sinon enterré à tout jamais. Ainsi, c'est Libbie, juive d'adoption, qui demande à Gabe le sens qu'il donne à sa religion. Cela présente peu d'intérêt pour lui, dit-il. Et quand Gabe rend visite à la famille de son ami Paul, à Brooklyn, il a l'impression de se déplacer non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. Le royaume des Juifs pauvres et besogneux n'est pas le sien. Le passé lui apparaît donc comme un refuge impossible. Reste la richesse. De quelle vulgarité ne s'accompagne-t-elle pas quand elle est fraîchement acquise?

Peut-on en fin de compte obtenir le salut dans une société aussi étouffante? L'individu dans sa solitude doit puiser au fond de lui-même les ressources nécessaires pour échapper aux forces d'un gréganisme aussi vide qu'écrasant. Et c'est cette possibilité de libération que Roth veut explorer. Là encore il ne trouve sur son chemin que déception et frustration. Son héros, Gabe, se rend compte que le moi intérieur ne peut s'exprimer que dans un engagement altruiste, dans une tension libératrice envers une autre personne par la médiation de l'amour ou de l'amitié. De plus, la juxtaposition de deux consciences indépendantes met en opposition des forces sociales en les cristallisant. On ne peut pas, seul, conquérir sa liberté car on n'est jamais seul.

Il y aussi, tel un ultime défi, le plaisir mais le corps est déloyal, dit Roth, "on le bourre de plaisirs et en échange il nous rend la maladie".

Au fur et à mesure qu'on avance dans le roman, on voit s'amenuiser le chemin de la liberté et l'étau se resserrer sur l'individu. A celui qui n'a ni la volonté ni le désir de briser les murs de cette prison, il ne reste d'autre choix que l'évasion.

Comme tant de ses prédécesseurs, de ses aînés et de ses contemporains, Roth a eu recours à un voyage au pays de l'en-

fance et, en fait, les enfants abondent dans ses contes et dans ses romans. Dans *Letting Go*, la petite fille de Martha manifeste une connaissance profonde de la vie et des hommes et exprime une sagesse perdue par les adultes. Qu'oïqu'il traduise avec puissance et poésie l'esprit des enfants et qu'il soutienne la gageure de nous les présenter au naturel sans romantisme et sans singeries, il y a dans l'intérêt de Roth pour les enfants autre chose qu'une fascination légitime et compréhensible. Dans son oeuvre, la présence des enfants atteste d'un refus du monde des adultes (refus qui tout en parcourant des chemins tortueux rejoint un romantisme qui ne dit pas son nom).

Non moins significative est la présence des vieux dans l'oeuvre de Roth. Les calculs méchants et cruels des deux vieillards de *Letting Go* deviennent pathétiques dès que se pose sur eux le regard impartial et froid de l'extérieur. Leurs agissements sont aussi futiles et vains que ceux de tous les autres personnages sauf que la vacuité de leur agitation saute encore davantage aux yeux puisque le monde ne renferme pour eux ni mystère à élucider ni avenir à atteindre.

L'univers où Roth nous fait pénétrer est dépossédé, c'est un domaine déserté par ses occupants qui n'ont des êtres vivants que les apparences extérieures. Ils ne sont en réalité que fantômes. Peut-on construire un véritable univers romanesque en ne le peuplant que de fantômes? Voilà la pierre d'achoppement de toute cette oeuvre qui a abouti, nous semble-t-il, à un échec, échec qui serait sans grande conséquence s'il ne s'agissait que de la dilapidation d'un talent si riche soit-il. Mais il y a plus que cela car l'impasse à laquelle se heurte Roth menace tous les autres jeunes romanciers américains. La dissolvante opulence les paralyse. Rénover la société? C'est une tâche plus facile quand les buts matériels et concrets sont bien définis. Le chemin est alors tout tracé. Pour les jeunes romanciers américains, la révolution sociale semble de minime importance sinon dépassée. Le mal est d'ailleurs et la prospérité ne fait que l'aggraver. C'est l'homme tout entier qu'il faut changer. Mais à partir de quel critère et au nom de quoi et vers quels horizons nouveaux?

Les jeunes romanciers sont à la recherche de valeurs nouvelles. Ils ont commencé par une exploration personnelle et renouvelée de l'Amérique. Grâce à eux, nous entendons les balbutiements de la nouvelle civilisation industrielle et urbaine

dont nous sommes les sujets et les objets avant d'en être les témoins, Cette civilisation n'a pas encore élaboré ses valeurs propres qui ne peuvent être qu'universelles pour ne pas s'embourber dans les satisfactions consolantes et faciles de cet optimisme qu'on baptise américain mais qui n'est en vérité que l'apanage des sociétés montantes et en pleine progression. La société américaine, gavée, bien nourrie, n'a plus l'énergie et la force d'aller au bout de la nuit pour découvrir de nouveaux motifs d'espoir et de nouveaux stimulants à l'action.

La révolte des beatniks a donné une expression immédiate et puérile à ce malaise. Elle aboutit presque fatalement à la recherche d'un oubli facile, d'un engourdissement de la conscience d'où cette hantise de la drogue, qu'on trouve non seulement dans les oeuvres de Jack Kerouac mais aussi dans celles de William Burroughs, qui lui est supérieur, et d'Edward Gelber, qui a voulu éviter les recettes des beatniks. La condition des Noirs fournit à James Baldwin une sorte de programme d'action ainsi qu'une plateforme tandis que Bernard Malamud tente de retrouver dans le judaïsme la source de nouvelles valeurs.

Roth rejette toutes ces tentatives. Son roman exprime l'insatisfaction à fleur de peau des gens riches. Il a épousé le vide d'un monde de vacuité. Son roman s'annule en quelque sorte et seul surnage son immense talent, mais on attendait autre chose de lui. Son habileté lui assurera sans doute un succès populaire mais on croyait entendre la voix d'un écrivain de la race des grands géants. La nouvelle civilisation urbaine et industrielle n'a pas encore dit son dernier mot. C'est consolant.

*Naim KATTAN*